NOUVELLES DIVERSES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr CLUT
AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE FABRE, SUPÉRIEUR DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

Mission Sainte-Anne, rivière au Foin, grand lac des Esclaves, le 4 juillet 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Mes occupations nombreuses ne m'ont point permis, pendant que j'étais à la mission Providence, de vous faire un rapport sur nos chères missions du Mackenzie. J'aurais voulu m'en occuper depuis mon arrivée ici le 22 juin, mais les sollicitudes de la mission que je donne en ce moment m'ont fait différer jusqu'à ce jour. Je suis ici dans un petit poste que nous ne visitons qu'une fois chaque année. Il y a un maître d'école anglican à résidence fixe depuis l'année dernière. C'est un métis écossais-esclave parlant parfaitement bien la langue des sauvages, c'est-à-dire l'esclave. Grâce à la connaissance de sa langue maternelle et de son peu de scrupule en fait de calomnies contre notre sainte religion, il a glissé bien des erreurs dans l'esprit des sauvages de ce poste. Je dois employer une bonne partie de mon temps, soit dans mes instructions publiques, soit dans mes tête-à-tête avec les Indiens, à les

instruire et à tâcher de les raffermir dans la foi. Donc, avec toutes ces occupations importantes, je crains bien de ne pouvoir achever ma lettre ; car les barques qui doivent la prendre peuvent arriver au premier jour. Pour ménager mon temps, je vais me contenter de copier mon journal de mission. Le rédacteur de nos Annales voudra donc bien tenir compte de ma position et de mon peu de temps. Je suis ici logé dans la maison du pêcheur du Fort, qui a bien voulu me l'offrir pour palais épiscopal et cathédrale, tandis qu'il habite avec sa famille une petite tente de toile. Ledit pêcheur vient raccommoder ses filets chez moi. Les grandes personnes, les enfants entrent et sortent, parlent de chasse, de pêche, de fourrures, de commerce etc., c'est au milieu de ce tohu-bohu que je vous écris.

Voyage au fort Raë ou mission Saint-Michel.

Dans ma dernière lettre, mon très-révérend Père, je vous disais que je partais pour le fort Raë. En effet, le 17 décembre, au cœur d'un de nos plus rigoureux hivers, je me mettais en route, et dans des conditions bien pénibles. Comme à la Providence, eu égard à une multitude de travaux absolument nécessaires et très-pressants, je ne pouvais prendre un de nos frères ou un de nos serviteurs sans nuire beaucoup à la mission. Je ne pouvais non plus avoir aucun étranger, vu qu'il n'y avait personne. Je fis donc une convention avec un métis et un sauvage qui étaient venus apporter les lettres du fort pour rencontrer l'express. Je devais conduire moi-même mon traîneau, et mes deux compagnons de voyage devaient avoir pour emploi de me faire ma cuisine, d'atteler et de dételer mes chiens. De plus, le sauvage Norbert Grosse-Tête devait me conduire du fort Raë à notre mission Saint-Joseph, où je voulais me rendre.

J'avais cru faire un bon calcul en prenant de vieux chiens comme plus endurcis à la fatigue; mais comme deux ou trois d'entre eux n'avaient pas encore travaillé de l'hiver et qu'ils étaient bien gras, ils se fatiguèrent bien vite. De plus, un d'eux déserta dès le premier campement. Il ne m'en resta donc plus que trois. Il y avait déjà environ trois pieds de neige molle. Mes chiens, trop pesants et réduits en nombre, succombèrent bientôt à la fatigue, et il n'y eut pas moyen de suivre le métis. Mon traîneau, en effet, était chargé d'environ 300 livres, tandis que celui de mes compagnons de voyage n'avait qu'une charge légère; outre trois paquets dont deux pour le révérend P. Roure et un pour le révérend P. Gascon, j'avais encore mes provisions de bouche, celles de mes coursiers, mes couvertures, mes habits, mes ustensiles de cuisine. Cette charge énorme écrasait le traîneau, qui versait à chaque instant dans la neige. Je me fatiguais beaucoup à le relever. Dans ces conditions, il n'y avait pas à penser à monter.

Norbert Grosse-Tête traçait le chemin; J.-B. Boucher suivait avec son traîneau. Le jour du départ déjà je suivais de loin : le 18, n'ayant plus que trois chiens, et ceux-ci étant épuisés de la veille, la marche devint encore plus lente. Aussi en peu de temps mes compagnons me laissaient loin derrière eux ; trois ou quatre fois ils m'attendirent, mais comme ils avaient trop froid pendant les arrêts, je leur dis de continuer jusqu'au campement et d'aller préparer notre dîner tandis que je viendrais après eux aussi vite que le permettrait l'allure de mes chiens. Bientôt je perdis de vue les voyageurs; mes chiens se couchaient souvent et ne pouvaient plus avancer. Malgré le fouet, malgré mon aide, ils refusent le service. Après avoir bataillé environ deux heures pour faire un mille, je dus les abandonner ainsi que

le traîneau et rejoindre seul. Je rattrapai mes compagnons à deux heures de l'après-midi; déjà ils avaient achevé leur dîner et m'attendaient avec impatience. Ils étaient même inquiets sur mon sort. Je n'en pouvais plus de faim et de fatigue. Malgré un froid très-intense, tous mes habits étaient trempés de sueur. J'étais si fatigué, que malgré mes efforts pour aller vite je marchais très-doucement; mes forces ne répondaient plus à mon courage. Je fis à mes compagnons de voyage le récit de ma misère. Je leur dis que je ne voyais que deux moyens de me tirer d'embarras: ou de retourner sur mes pas, à condition qu'ils m'accompagneraient moyennant payement, car je craignais de m'égarer dans les bois; ou de m'en retourner seul, ce qui était m'exposer à une mort presque certaine. Pour continuer ma route avec eux, il fallait nécessairement que Boucher voulût bien alléger mon traîneau, en prenant une partie de la charge pour la mettre sur le sien. Ce second plan fut adopté. Boucher députa donc Norbert avec trois chiens comme renfort pour aller chercher mon traîneau, et il fut décidé qu'on coucherait là où nous étions.

Tout en réglant cela, je dévorais la part de viande sèche que m'avaient laissée mes compagnons de voyage et je buvais un peu de thé. Après avoir achevé de manger, je brûlais encore de soif. Comme il n'y avait plus de thé, je fis fondre de la neige, et je bus cette eau encore glacée, ce qui me donna naturellement une forte indigestion.

19 décembre 1873. — Le 19 au matin, voyant que mon traîneau était encore trop chargé, je mis en cache ma couverture de fourrure, et je jetai quelques poissons qui servaient à nourrir mes coursiers. Mon traîneau se trouvait donc passablement allégé; mais mes chiens enfonçaient encore trop dans la neige, et ils ne pou-

vaient revenir de leur épuisement. Pour ne pas rester trop loin derrière mes compagnons de voyage, je dus encore m'armer d'un long bâton et pousser de toutes mes forces ; ce n'étaient donc pas mes coursiers qui me traînaient, mais c'était moi qui les aidais à traîner leur charge. Malgré ce moyen extrême, je n'arrivais généralement que deux ou trois heures après au rendez-vous du dîner ou au campement de la nuit. J'avais beau fouetter mes chiens, les exciter, ils étaient comme morts et insensibles aux coups. Il fallait donc les laisser aller leur train ou les tuer, ce qui eût été plus désagréable. J'employai toutes les industries, tantôt les changeant de place, tantôt en dételant un pour le faire reposer. Toutes ces manœuvres me retardaient et ne m'avançaient à rien, et m'exposaient à me geler les mains. J'ai eu l'onglée assez forte plusieurs fois pour perdre la peau à l'extrémité des doigts. Après maints exercices violents dans la neige molle où j'enfonçais d'un à deux pieds malgré mes raquettes, je m'échauffai tellement, que mes habits de dessous étaient tout trempés, tandis que ceux de dessus, rendus humides par la transpiration, se gelaient et devenaient roides. Chaque soir, après mon souper, je devais passer un temps considérable à me sécher au feu du campement. Mais tandis que je rôtissais d'un côté, je gelais de l'autre ; de sorte que, bon gré, mal gré, je devais me coucher plus ou moins mouillé. Après le sacrifice de ma couverture de fourrure, il ne me restait que deux couvertures dont une bonne, m'ayant servi déjà durant six ans dans tous mes voyages. Le froid, alors des plus rigoureux, c'est-à-dire d'environ 40 à 43 degrés centigrades, me saisissait et ma chemise me faisait l'effet d'une barre de glace. Que mes lecteurs jugent si je dormais à l'aise !

Durant mon voyage de la Providence au fort Raë, voyage qui a duré sept jours, c'est-à-dire pendant lequel

j'ai campé six fois à la belle étoile, je n'ai presque pas fermé l'œil ; ces nuits blanches n'étaient pas de nature à réparer mes forces. Il fallait cependant le lendemain, bon gré, mal gré, marcher dans la neige, aider mes chiens ou m'exposer à rester derrière dans les bois, où je serais mort de faim et de froid. Je ramassais donc toute la force et le courage qui me restaient encore et allais de l'avant. C'est ainsi que la fatigue de chaque jour s'ajoutait à celle de la veille ; à la fin j'étais littéralement épuisé. Si encore, pour me réconforter, j'avais eu une bonne nourriture, mais je n'avais que de la viande sèche, et pour lit que quelques branches de sapin étendues dans un trou creusé dans la neige.

Le 20, vers midi, nous rencontrâmes un camp indien d'une seule hutte ; nous nous y arrêtâmes environ une demi-heure. Le maître de la hutte, que je connaissais très-bien, me disait qu'il était impossible que nous songeassions à arriver à Saint-Michel pour y célébrer la messe de minuit. Cependant j'essayerai, lui dis-je, de me rendre; car si nous ne nous rendons pas pour la fête, nous et nos chiens nous manquerons de provisions. Le bon sauvage voulait me donner de la viande ; mais je la refusai, parce-que les traîneaux étaient déjà trop chargés ; je n'acceptai que le dîner.

Le 21 nous arrivâmes sur un sentier battu de frais qui nous permit d'aller plus vite ; un peu plus loin était un camp indien de trois familles. Les trois hommes étaient tous absents ; il ne s'y trouvait que trois jeunes femmes avec leurs enfants. Là encore on aurait voulu nous retenir et nous donner de la viande, mais nous n'acceptâmes rien que notre souper que nous allâmes prendre à environ dix milles plus loin que le camp.

Comme de coutume, mes chiens allaient toujours plus doucement que ceux de Boucher. J'étais toujours loin

derrière, ce qui me mit plusieurs fois dans un grand embarras. Car, comme c'était un lieu habité, il y avait des sentiers tracés dans tous les sens, de sorte que souvent j'eus des doutes sérieux sur celui que j'avais à prendre. jamais je n'avais passé par là, et c'était en pleine forêt où, nous blancs, nous ne savons guère nous orienter. Arrivé à une petite montée, mon doute devint plus sérieux : je vis un lacs, tel qu'on en tend pour les lynx, tendu à travers le sentier que je suivais ; or, comme j'avais déjà remarqué un peu plus loin une foule de ces lacs tendus le long du sentier, je crus tout de bon que j'étais hors de la bonne route. Mon chien de devant, en voyant le lacs, hésita un peu, puis avança et se prit par le cou et brisa le collet en forçant ! j'avais manqué le vrai sentier environ d'un demi-mille. Evidemment, me dis-je, je me suis égaré. Je revins donc en courant sur mes pas, et, après un examen attentif, il me fallut revenir encore à l'endroit où mon attelage était en détresse ; je poussai mes chiens dans la même direction. La nuit commençait à répandre ses ombres dans la forêt, ce qui augmentait mes craintes. Mais que faire ? me dis-je ; si je me suis égaré réellement, j'arriverai toujours au camp où les chasseurs sont allés chercher des orignaux tués la veille. Enfin, bien tard dans la nuit, j'aperçus du feu ; je pensais que j'arrivais à un campement d'Indiens et j'allais leur adresser la parole en leur langue, lorsque je reconnus Boucher. Je compris alors que c'était lui qui avait tendu le lacs à travers le sentier, et je me plaignis de cette espièglerie, qui m'avait exposé à rebrousser chemin et m'avait plongé dans la plus profonde incertitude. Il s'excusa et me dit qu'il avait voulu simplement faire une farce à mon chien de devant, et qu'il regrettait de m'avoir causé de l'embarras.

Le 23 décembre, à notre arrêt pour le dîner, Boucher

me dit: « Si vos chiens pouvaient aller plus vite, nous pourrions arriver ce soir. — Eh bien, lui dis-je, je ferai tout en mon pouvoir pour réussir ; prenez les devants, mais ayez soin d'allumer du feu et de préparer un peu de thé avant d'arriver au Lac qui nous sépare de la mission ; je serai alors tout en sueur, épuisé et ne pourrai m'aventurer sur cette baie immense du grand Lac des Esclaves.» En effet, mes compagnons de route firent du feu à environ quatre milles du lac et me réservèrent une coupe de thé. Je mangeai environ une once de galette ou biscuit et repartis à leur suite, en leur disant de m'attendre au lac, car je ne connaissais pas la direction ; il était déjà nuit, et je me serais infailliblement égaré.

Lorsque j'arrivai sur le bord du lac, déjà en effet la nuit était complète ; je n'aperçus personne. Cependant au moyen de mes lunettes dans la direction du sentier tracé par mes compagnons, je finis par les découvrir comme de petites taches noires, dans le milieu de la traverse. Je pressai mes chiens de plus belle, mais vainement ; ils n'en pouvaient plus, et marchaient au pas des bœufs. Cependant je ne les épargnai point tant que je distinguai le sentier. Quand je ne pus plus rien voir, je laissai aller mes coursiers à leur gré, et me recommandai à mon ange gardien. Vers le milieu de la traverse, le premier chien hésita. J'eus grand' peur de mégarer et de me geler ; car j'étais tout mouillé. Dans le bois je sentais moins le vent, mais sur le grand lac, l'air était glacial, et c'en était fait de moi si je venais à me tromper. Je passai devant mes chiens, et fis quelques pas en avant, pensant être sur le sentier. Le premier chien suit ma trace jusqu'au bout, mais là il se jette brusquement à gauche, flaire la neige et repart. Je le laissai aller, me fiant à son expérience. Bientôt j'aperçus des étincelles ; c'était pour moi une espérance. Les étincelles se

renouvelèrent à plusieurs reprises, et toujours dans la direction que je suivais. Enfin je crus entendre crier des chiens. En effet, bientôt je fus rencontré par le traîneau du principal métis du Fort-Raë. Le bon petit P. ROURE l'accompagnait ainsi que plusieurs jeunes gens ; il se jeta à genoux sur la neige du lac pour demander ma bénédiction, je le bénis et lui donnai l'accolade fraternelle, malgré ma barbe chargée de glaçons. Tout le monde voulut une bénédiction particulière. Louison Laferté me dit : «Mais où est votre serviteur? vient-il par derrière ? — Je n'en ai point, lui dis-je. — Comment se fait-il que Boucher et Norbert vous aient ainsi exposé à vous perdre? «Le P. ROURE ayant appris par mes devanciers que j'arrivais, était venu au-devant de moi avec tout ce monde et le traîneau pour me porter. Je profitai de celui-ci jusqu'au fort. Tout le bénéfice que j'en eus ce fut de prendre un gros rhume; car, étant tout trempé de sueur, je pris froid. Bientôt cependant nous arrivons à la mission, où M. Pradier, catéchiste, me préparait un souper. Je me flattais de trouver un bon lit dans la petite maison du P. ROURE, mais elle était si froide, que je ne m'y trouvais guère plus confortablement qu'en campement. La chambre-chapelle n'avait point de plancher. Sa porte, mal jointe, laissait passer l'air glacé dans ce petit appartement, qui en hiver sert de salle de réception, de cuisine, de réfectoire et de dortoir. Le cher petit Père fut grandement surpris de me voir arriver chez lui par un froid si rigoureux, au cœur de l'hiver. Il entendit avec intérêt toute l'histoire de mes misères et de mes fatigues dans ce voyage. Lui et M. Pradier prodiguèrent tous leurs soins.

« Voulant me rendre pour le 1er de l'an à Saint-Joseph, je ne fis qu'un séjour de trois jours près du bon Père. Je célébrai chez lui la fête de Noël comme je l'avais désiré,

et chantai la messe de minuit dans la petite chapelle d'hiver. Ma tête touchait l'indienne qui servait de plafond. Je me gelais les pieds et les jambes. Avant la messe, j'entendis environ douze confessions en montagnais. Pour résister un peu au froid, je gardais mon casque de peau sur la tête en guise de barrette, mes mitaines aux mains, et mon gros surtout en fourrure sur les épaules par-dessus le surplis. De plus, j'étendis une grosse couverture doublée en fourrure pour m'envelopper les pieds et les jambes. Malgré tout, je grelottais. Jugez de la rigueur du climat, du bien-être du cher P. ROURE! Et cependant, pour réchauffer l'appartement, je faisais ouvrir la porte qui donnait sur la cuisine où se trouvait un poêle de tôle.

Le 27 décembre, de bon matin, je me remettais en route pour aller souhaiter la bonne année au R. P. GASCON, chez lui, espérant arriver le 31 décembre. J'eus beaucoup de difficultés à trouver un guide et un homme pour marcher devant les chiens. Norbert Grosse-Tête, ayant été un peu malade dans notre trajet de la Providence à Saint-Michel, refusait d'aller plus loin. Comme il faisait alors excessivement froid et que mes chiens s'etaient attiré la mauvaise réputation d'aller doucement, on ne se souciait pas de faire le voyage. L'un prétextait être malade, l'autre ne pas assez connaître le chemin ou les lieux des bons campements, assez rares en hiver sur la côte est du lac.

Enfin un protestant écossais consentit à m'accompagner jusqu'au fort Résolution, près duquel est établi le R. P. GASCON. Garçon — c'est son nom — était en effet un bon garçon et un bon guide. Il sut nous trouver de bons campements partout et se montra toujours sûr de la direction, qui est assez difficile. Pour abréger la route, on franchit de grandes baies, et on n'aperçoit la terre ou l'île où l'on se dirige qu'après avoir marché plusieurs heures. Le 27, peu après notre départ, un gros vent debout s'éleva. Il

était excessivement froid et violent. Bientôt la neige du lac se soulève et une tourmente se déclare. Nous étions dans une grande traverse. Mes chiens, quoique marchant bien mieux que dans le principe, étaient loin d'aller aussi vite que ceux de Garçon. Trois des miens eussent été bons, mais ils avaient pris mal aux pattes dans le premier voyage, et celui que me donna le P. Roure pour remplacer mon déserteur ne tarda pas à prendre le même mal. Le jeune sauvage qui marchait devant les chiens se plaignait du froid. En effet, je remarquai qu'il n'avait que des mitaines déchirées, je lui en donnai une paire que j'avais en réserve. Sans elles il se fût assurément gelé les mains. Garçon et le sauvage, selon mes ordres, m'attendaient de temps en temps; car je ne voulais point les perdre de vue. Pendant ces courts arrêts, les hommes et les chiens eux-mêmes grelottaient; voyant la tempête continuer de plus belle, mon guide regretta d'être parti et fit couper au plus court du côté de la terre. Ce fut une excellente précaution; car je crois que ni hommes ni chiens n'auraient pu résister, et, de plus, nous eussions couru un grand risque de nous perdre à tout jamais. Nos pauvres chiens, malgré leur long poil et de bons tapis pour les préserver, hurlaient de froid. Cette journée-là, comme le temps était très-mauvais, nous campâmes de bonne heure. C'était pour profiter aussi d'une bonne place où il y avait abri et beaucoup de bois sec, du sapin pour lit.

Les quatre jours suivants, rien de saillant à raconter, si ce n'est que le froid était toujours des plus intenses, mais sans tourmente de neige. Mes pauvres chiens, loin de voir leurs pattes guérir, se blessaient de plus en plus dans les glaçons coupants, et dans une croûte de neige. Je fus obligé de renoncer à ce système, bon au printemps et en automne, mais non au cœur de l'hiver. Ce mal de pattes rendait mes coursiers à peu près inutiles. Je ne

pouvais plus me faire traîner. J'avais donc à chausser mes raquettes et à marcher tout le temps, et mon traîneau était toujours loin derrière. Cependant, soit dit à la louange de mes nouveaux compagnons de voyage, ils ne m'exposèrent jamais, comme les premiers, à me perdre.

Garçon et moi eussions bien voulu faire le trajet en cinq jours ; mais les jours à cette époque étaient si courts, et les nuits si longues et si sombres, que nous étions obligés de rester aux campements plus que nous ne l'aurions voulu.

Le 31 décembre, nous campâmes sur une île. Pour se rendre de là en une journée, il fallait partir de bonne heure durant la nuit. Nous avions campé très-tard, je ne pus donc me coucher qu'à dix heures du soir. Il faisait horriblement froid. Or, comme durant la journée précédente la fatigue de la marche avait trempé mes habits de sueur, le froid me saisit au lit. Je ne pus donc fermer l'œil. Pour en finir, à onze heures et demie du soir je fis l'appel de mon monde. On ralluma le feu. A minuit, d'après une montre, nous nous souhaitâmes la bonne année, et nous fîmes un déjeuner matinal à une heure du matin. Nous fîmes festin, autant qu'il était en notre pouvoir. J'avais conservé des langues de caribou, quatre ou cinq biscuits, un peu de café et de riz pour le 1er de l'an ; car dans le pays la coutume est de faire grande fête. Notre déjeuner matinal pris, nous nous mîmes en route dans le dessein d'arriver chez le R. P. GASCON ce même jour. Il était temps, car nous n'avions plus que quelques mauvais morceaux de viande sèche fumée.

Nous partîmes à deux heures du matin, c'est-à-dire sept heures et demie avant le lever du soleil à cette époque. De crainte de nous perdre au large, le guide nous fit dévier un peu trop vite à gauche vers la terre, au

point qu'il fut longtemps à se reconnaître. Le même jour, au coucher du soleil, j'arrivai enfin auprès du R. P. Gascon à temps pour lui souhaiter la bonne année. J'aurais bien voulu lui promettre pour étrennes l'assistance d'un confrère dans l'apostolat ; car ce cher Père se trouve seul depuis sept ou huit ans. J'aurais voulu ainsi lui faciliter le précepte de l'Église touchant la confession annuelle ; c'est même dans ce but que j'avais entrepris ce long voyage.

Je restai dix jours chez le cher P. Gascon. Je pus donc faire office *quasi* pontifical le 6 janvier, fête des Rois, laquelle fête est d'obligation dans le pays. Ce jour-là nous fîmes faire la première communion à un nouveau converti du protestantisme. Je baptisai un vieux Sauteux encore païen. Quelques jours après je recevais l'abjuration d'un Sauteux protestant.

5 juillet 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je regrette fort d'être obligé d'interrompre mon journal. Je continuerai plus tard. Les berges qui vont porter l'express viennent d'arriver ici. Elles ont bon vent, elles vont repartir immédiatement. Donc, bon gré, mal gré, je dois arrêter ma narration.

Recevez l'assurance de mes sentiments de respect et d'affection de fils dévoué et obéissant.

Isidore Év. d'Erindel, O. M. I.